

LA CROISÉE DES CHEMINS

Adam Ferguson

# Essai sur l'histoire de la société civile

Traduction, introduction,  
notes et index par Patrick Vieu

ENS ÉDITIONS

2013

*Éléments de catalogage avant publication*

Essai sur l'histoire de la société civile / Adam Ferguson ; Traduction, notes et index par Patrick Vieu - Lyon : ENS Éditions, 2013. 724 p. - couv. ill. en coul.; 22 cm.

(La croisée des chemins, ISSN 1765-8128)

Bibliogr. : p.547-555. Notes bibliogr. Index

ISBN 978-2-84788-215-5

Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation réservés pour tous pays. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'éditeur, est illicite et constitue une contrefaçon. Les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective sont interdites.

Illustration de couverture : Frontispice de l'*Encyclopédie* de Diderot, dessiné par Charles-Nicolas Cochin, gravé par Bonaventure-Louis Prévost. Gravure à l'eau-forte et au burin, 1772. Exemplaire conservé à la bibliothèque Diderot, Lyon.

© ENS ÉDITIONS 2013  
École normale supérieure de Lyon  
15 Parvis René Descartes  
BP 7000  
69342 Lyon cedex 07  
ISBN 978-2-84788-215-5

Pour les Grecs de l'Antiquité ou pour les Romains,  
l'individu n'était rien et la collectivité était tout. Pour  
les modernes, chez un trop grand nombre de nations en  
Europe, l'individu est tout et la collectivité n'est rien.  
*Essai sur l'histoire de la société civile*, I, 8, 56

À Aline, Paul et Hannah

## Avertissement

De manière générale, et sauf lorsqu'on se réfère expressément à une édition française, toutes les traductions de sources anglaises, y compris les définitions tirées de l'*Oxford English Dictionary* (OED), sont des traductions personnelles.

Dans les notes, les renvois aux œuvres de Ferguson sont donnés sous une forme abrégée, explicitée dans la page qui suit.

Les renvois aux sources primaires, lorsqu'ils ne sont pas accompagnés d'une citation, sont signalés par la mention du titre de l'ouvrage auquel il est fait référence, suivi de la mention de l'endroit de l'ouvrage où se trouve le passage visé par le renvoi (partie, livre, titre, chapitre, paragraphe, etc.) et/ou, s'il en existe une pour l'œuvre considérée, de la mention de la numérotation universelle. Exceptionnellement, lorsqu'il n'existe pas d'autre moyen de signaler au lecteur le passage visé par le renvoi, celui-ci est signalé avec mention de l'édition utilisée suivie du numéro de la page où se trouve le passage visé dans l'édition considérée.

Lorsqu'un renvoi à une source primaire est accompagné d'une citation, les informations précédentes sont complétées par les références précises de l'édition utilisée – lieu d'édition, éditeur et année d'édition (première édition chez l'éditeur, édition originale entre crochets et, le cas échéant, édition utilisée si ce n'est pas la première) – suivies de la référence à la page où se trouve la citation. Lorsque la source utilisée se présente sous format numérique, seule est indiquée la page de l'édition numérisée. Le report à la bibliographie permet au lecteur d'identifier les noms du ou des éditeurs intellectuels et du ou des traducteurs ainsi que, pour les éditions numérisées, l'adresse à laquelle l'ouvrage est accessible.

Enfin, les renvois aux ouvrages critiques (livres et articles contemporains) sont systématiquement accompagnés de la référence à la page concernée, précédée du titre de l'ouvrage ou de l'article – et, s'agissant des articles, de la mention de l'ouvrage, de la revue ou de la publication où se trouve l'article – complété par les références de l'édition utilisée.

Les références qu'on trouvera en notes accompagnées de la mention «ouvr. cité» ont été développées une première fois dans une précédente note. En remontant de quelques paragraphes ou de quelques pages, le lecteur trouvera la référence complète de la source. Il peut aussi se référer à la bibliographie qui se trouve en fin d'ouvrage et qui regroupe la plupart des textes (ouvrages de Ferguson, sources primaires et ouvrages critiques) utilisés pour cette traduction annotée.

# Ouvrages d'Adam Ferguson

---

*An Essay on the History of Civil Society* (Édimbourg, 1767), Duncan Forbes éd., Edinbourg, Edinburgh University Press, 1966.

*An Essay on the History of Civil Society*, Fania Oz-Salzberger éd., Cambridge, Cambridge University Press, 1995.

## TRADUCTIONS FRANÇAISES

*Essai sur l'histoire de la société civile*, trad. de M. Bergier, Paris, chez la veuve Desaint, 1783, 2 vol. in 12.

*Essai sur l'histoire de la société civile*, trad. de M. Bergier (1783), révisée, annotée et commentée par Claude Gautier, Paris, PUF, 1992.

Les références à l'*Essai sur l'histoire de la société civile* dans les notes sont indiquées par les initiales *EHSC* suivies de l'indication, en chiffres romains de la partie, en premiers chiffres arabes de la section et en seconds chiffres arabes de la pagination. Ainsi, la mention «*EHSC*, I, 2, 12» renvoie à la 2<sup>e</sup> section de la I<sup>re</sup> partie de l'*Essai*, page 12 de notre traduction. De manière générale, et sauf indication contraire, toutes les traductions de sources anglaises sont des traductions personnelles.

---

*Institutes of Moral Philosophy* (Édimbourg, 1769), Londres, Routledge/Thoemmes Press, 1994.

## TRADUCTION FRANÇAISE

*Institutions de philosophie morale*, Genève, chez Cl. Philibert & Bart. Chirol, 1775.

La référence aux *Institutes of Moral Philosophy* sera indiquée par les initiales *IMP*, suivies du numéro de la partie en chiffres romains, du numéro du chapitre en premiers chiffres arabes, du numéro de la section en seconds chiffres arabes, puis du numéro de la page, l'édition utilisée étant un *reprint* de l'édition originale citée ci-dessus. Ainsi, la mention «*IMP*, II, 2, 1, p.85-86» renvoie à la première section du deuxième

ESSAI SUR L'HISTOIRE DE LA SOCIÉTÉ CIVILE

chapitre de la deuxième partie, pages 85 à 86. Les traductions françaises proposées sont les nôtres.

---

*The History of the Progress and Termination of The Roman Republic*, 3 volumes, Londres, W. Strahan, T. Cadell & W. Creech, 1783.

---

*Principles of Moral and Political Science* (Édimbourg, 1792), Hildesheim, Zürich, New York, Georg Olmes, 1995.

TRADUCTIONS FRANÇAISES

*Principes de la science morale et politique*, Paris, Librairie Kleffer, 1821.

«Of the Principle of Moral Estimation : A Discourse Between David Hume, Robert Clerk, and Adam Smith : An Unpublished MS by Adam Ferguson», *Journal of the History of Ideas*, avril-juin 1960, vol. 21, p. 222-232, publié avec un préambule de Ernest, Campbell Mossner.

La référence aux *Principles of Moral and Political Science* sera indiquée par les initiales *PMPS*, suivies du numéro de la partie en chiffres romains, du numéro du chapitre en chiffre arabe et du numéro de la section en petits chiffres romains, puis du numéro de la page, l'édition utilisée étant, là encore, un reprint de l'édition originale citée ci-dessus. Ainsi, la mention «*PMPS*, I, 3, 1, p. 192» renvoie à la première section du troisième chapitre de la première partie des *Principles*, page 192. Les traductions françaises proposées sont les nôtres.

---

*The Correspondence of Adam Ferguson*, sous la direction générale de Vincenzo Merolle, Kenneth Wellesley (conseiller d'édition), avec une introduction biographique de Jane Bush Fagg, 2 volumes, Londres, William Pickering, 1995.

---

*The Manuscripts of Adam Ferguson*, Vincenzo Merolle éd., avec la collaboration de Robin Dix et Eugene Heath, Londres, Pickering and Chatto, 2006.

---

# INTRODUCTION

Lorsqu'il publie son *Essai sur l'histoire de la société civile* en 1767, Adam Ferguson, alors âgé de 44 ans, occupe la chaire de philosophie pneumatique et morale<sup>1</sup> à l'université d'Édimbourg. Parmi quelques traits originaux de sa biographie<sup>2</sup>, qui ne sont pas sans incidence sur ses idées et sur son œuvre, mentionnons le fait qu'il est né dans le presbytère de son père à Logierait à une quarantaine de kilomètres au nord de Perth, au pied des Highlands, la région la plus septentrionale, mais aussi la plus pauvre et la plus traditionnelle de l'Écosse, celle des clans et des kilts, ce qui lui vaut de parler couramment le gaélique. Élevé dans les stricts enseignements de l'Église presbytérienne, il possède une solide formation classique et une maîtrise de lettres lorsqu'il est ordonné pasteur à vingt-deux ans, après trois ans d'études de théologie à l'université d'Édimbourg, pour aller servir comme aumônier dans le 43<sup>e</sup> régiment d'infanterie des Highlands, la célèbre *Black Watch*. Ses fonctions d'aumônier, qu'il exerce pendant neuf ans, lui font découvrir le continent, notamment les Flandres, et l'Irlande où le régiment stationne à partir de 1749. Lassé de la routine militaire, il renonce à ses fonctions en 1754 et regagne Édimbourg. Au cours des cinq années suivantes, il occupe différents emplois de précepteur pour le compte de personnages importants, Lord Milton d'abord, Lord Bute ensuite, qui

1. La pneumatique, qui annonce la psychologie, désigne, au temps de Ferguson, la science qui se donne pour objet d'explorer les opérations de l'esprit correspondant à ses différents «pouvoirs» : la *grammaire* et la *rhétorique* traitent de l'esprit en rapport avec ses pouvoirs de communication et d'expression, la *logique* au regard de ses facultés de perception, d'examen et de discernement de la vérité; enfin la «*sagesse morale*» en relation avec les principes du choix, la distinction entre le bien et le mal et la capacité de l'esprit au plaisir et à la souffrance.
2. Les éléments biographiques qui suivent sont tirés de l'introduction de Jane B. Fagg à la *Correspondence of Adam Ferguson*, 2 vol., Vincenzo Merolle éd., Londres, William Pickering, 1995.

lui confie l'éducation de leurs fils. Cette période de sa vie lui donne une fois encore l'occasion de voyager, notamment aux Pays-Bas et en Allemagne<sup>3</sup>. Au terme de cinq années d'une existence précaire sur le plan professionnel, et grâce à l'intervention active de ses amis John Home et David Hume, Ferguson est élu, en juillet 1759, à la chaire de professeur de philosophie naturelle à l'université d'Édimbourg, une fonction qu'il occupe jusqu'en mai 1764, date à laquelle il accède à la chaire de philosophie pneumatique et morale qui correspond mieux à ses compétences et à sa vocation.

De ses origines, notre auteur hérite à la fois un intérêt particulier pour le devenir de l'Écosse dans l'ensemble britannique et une inquiétude quant à l'avenir du modèle clanique et des traditions des Highlands, fragilisés par la désagrégation des structures traditionnelles. De son expérience des armes, il conserve le goût de l'action et l'attachement aux valeurs de la guerre et à l'«esprit martial», mélange de fraternité et de courage, de discipline et d'abnégation, de loyauté et de sens de l'honneur. De son statut d'intellectuel et de professeur d'université dans un grand centre de la pensée des lumières, il tient son esprit critique et son goût pour l'engagement dans les débats et les controverses du temps : les progrès de l'agriculture, de l'industrie et du commerce et leurs conséquences morales, les institutions, la question, fort disputée depuis la fin des années 1750, d'une milice pour l'Écosse, le problème de la dette publique, la place et le rôle politique de la poésie, de la littérature et du théâtre écossais dans la société contemporaine, la politique coloniale britannique et, plus généralement, la question, toujours problématique, de l'équilibre des rapports entre l'Écosse et l'Angleterre.

Depuis l'Acte d'Union de 1707, l'Écosse fait partie de l'espace britannique et les destins politique et économique des deux royaumes sont désormais liés. Ayant renoncé à son indépendance politique et militaire pour se couler dans le moule institutionnel anglais, l'Écosse a emboîté le pas à l'Angleterre sur la voie des grandes transformations agricoles, industrielles et commerciales. Les nombreuses *success stories* qui jalonnent l'histoire économique de l'Écosse au XVIII<sup>e</sup> siècle montrent que ses représentants ont su tirer leur épingle du jeu dans cette nouvelle donne comme l'atteste le succès des *Tobacco Lords*, dont le négoce du tabac a fait la fortune de Glasgow. Dans les années 1750-1760, l'industrie

3. Ferguson occupe, durant l'essentiel de l'année 1757, les fonctions de conservateur de la Bibliothèque des avocats et clercs de la Faculté, où il succède à David Hume.



## INTRODUCTION

textile, particulièrement celle du lin, contribue de manière essentielle à l'accroissement du revenu national, occupant une grande partie de la main d'œuvre, surtout des femmes et des enfants, rendue disponible par les transformations agricoles. L'essor agricole et industriel est servi par un système financier efficace et un réseau bancaire qui irrigue le territoire. Toutes ces mutations ne tardent pas à bouleverser le monde rural lorsqu'il devient évident que les structures agraires traditionnelles sont un obstacle à la poursuite de la modernisation agricole, vitale pour répondre aux besoins de l'industrie et des centres urbains. Les transformations agricoles se déroulent selon un scénario à peu près identique dans l'ensemble des *Lowlands* : regroupement accéléré des terres pour constituer de vastes unités agricoles, «privatisation» des communs par les *landlords*, généralisation du système des *enclosures*, rationalisation des techniques agricoles. Cette évolution provoque la disparition des métayers et de la petite paysannerie chassée de la terre. Quant aux *Highlands*, l'éthique de clan exigeait des chefs qu'ils honorent leur rôle social et politique de protecteurs de leurs parents et alliés selon les traditions gaéliques et en particulier qu'ils garantissent la possession de la terre à leurs protégés. Or, à partir des années 1760, les chefs de clans, désireux de rentabiliser leurs domaines, se lancent dans une politique systématique de regroupement des terres en vue de constituer de vastes exploitations destinées à l'élevage extensif de bovins et surtout de moutons. Les occupants, souvent déplacés en masse, sont d'autant plus facilement expulsés qu'ils ne possèdent aucun titre sur une terre qu'ils tiennent de pratiques coutumières révocables à merci, ou de baux de très courte durée. Plus rapide et plus ample que dans les *Lowlands*, l'expulsion de la paysannerie des *Highlands* est d'autant plus traumatisante qu'elle frappe une population très attachée à des traditions qui faisaient obligation aux chefs de clans de lui garantir la jouissance de la terre, ces mêmes chefs de clans qui l'en dépossèdent soudain par intérêt personnel, cupidité ou ambition.

Si la visée de l'*Essai* dépasse ce contexte immédiat, les mutations socio-économiques que traverse l'Écosse dans les années 1750-1760, comme les perspectives qui se dessinent à l'horizon de la fin du siècle, inspirent à Ferguson ses interrogations sur les «vicissitudes en rapport avec la société humaine»<sup>4</sup>. Sa réflexion, que stimulent les changements

4. Dans une lettre du 19 mars 1758, Ferguson écrit à Gilbert Elliot : «J'ai commencé à revoir le papier que vous avez vu et je suis en train d'en faire une dissertation sur les

dont il est le témoin attentif, est également portée par l'extraordinaire foisonnement culturel et intellectuel du XVIII<sup>e</sup> siècle écossais. La société et les mœurs libérales d'Édimbourg et de Glasgow étaient certainement propices à la circulation des idées. Les innombrables clubs, sociétés, restaurants et tavernes qui fleurissent à partir des années 1720 offrent à l'élite urbaine autant de lieux d'échanges et de convivialité où classes, rangs et professions se mélangent, unis par la même curiosité intellectuelle et par une même foi dans l'avenir. La noblesse terrienne y côtoie les *lawyers*, les marchands y croisent les savants et les ingénieurs. C'est dans cet environnement favorable à la fertilisation mutuelle des esprits que les *literati*<sup>5</sup> peuvent non seulement échanger leurs idées et confronter leurs

---

vicissitudes en rapport avec la société humaine et je me propose, quand cela sera terminé, d'en écrire deux autres sur l'histoire des mœurs et sur l'histoire de la littérature [...]» (J.B. Fagg, *The Correspondence of Adam Ferguson*, ouvr. cité). Ferguson travaille donc sur le manuscrit de l'*Essai* depuis le milieu des années 1750. On sait également qu'avant la fin des années 1750, Ferguson avait rédigé un projet d'essai intitulé *A Treatise on Refinement* qui constitue la première version de ce qui deviendra, sous une forme étoffée, l'*Essai*.

5. Le terme *literati* désigne la société des hommes d'art, de lettres et de science qui dominent le *Scottish Enlightenment*. Parmi eux, on trouve des membres éminents de l'Église écossaise. Beaucoup sont professeurs d'Université : philosophes – Francis Hutcheson, David Hume, Thomas Reid, Dugald Stewart – économistes – Adam Smith, James Steuart – ce que nous appellerions aujourd'hui « sociologues » – Adam Ferguson, John Millar – ou historiens comme William Robertson, quoique nombre d'entre eux appartiennent à plusieurs de ces catégories. On trouve aussi des avocats comme Lord Kames, mais aussi des scientifiques (médecins, chimistes, physiiciens, géologues), des poètes, des romanciers, des peintres ou encore des architectes. Ces *literati*, qui forment alors une « république des lettres », se retrouvent sur un certain nombre de thèmes et de valeurs des lumières : l'importance accordée à l'enseignement de la civilité et aux valeurs humanistes comme le cosmopolitisme, la tolérance religieuse et la liberté d'expression, la convivialité et la sociabilité, le perfectionnement et le progrès matériel et moral, la foi dans la raison et dans la science, la préférence pour l'ordre social et la stabilité, un certain attrait pour les divertissements, la méfiance pour l'enthousiasme religieux et la superstition, la haine de l'esclavage et de la torture, le respect du travail, etc. Les transformations qui affectent la société commerçante civilisée sous l'effet de l'industrie et du « raffinement » des arts mécaniques et des arts libéraux, sont admirablement résumées par Hume dans un passage d'un essai publié en 1752 qui s'applique typiquement à la société écossaise du temps et qui se conclut ainsi : « Aussi l'*industrie*, la *connaissance* et l'*humanité* sont-elles reliées par une chaîne indissoluble; comme le révèlent l'expérience et la raison, elles sont le propre des âges les plus policés, qu'on désigne communément comme les âges de grand luxe » (« Du luxe » (1752), rebaptisé « Du raffinement dans les arts » à partir de l'édition de 1760, dans *Essais moraux, politiques et littéraires et autres essais*, Paris, PUF, 2001, p.445-446).

théories, mais également recueillir l'information à la source, c'est-à-dire chez les acteurs de ce progrès qui les intéresse au premier chef. Servis par ce contexte, les grands centres universitaires que sont Édimbourg, Glasgow, Aberdeen et St-Andrews offrent une production artistique, scientifique, littéraire et philosophique d'une exceptionnelle richesse qui fait du *Scottish Enlightenment* l'une des plus brillantes scènes des lumières européennes. Sous la conduite d'animateurs illustres – David Hume, Adam Smith – et de penseurs moins connus qui forment, avec Ferguson, l'École historique écossaise – John Home, William Robertson, John Millar et, plus tard, Dugald Stewart –, les *literati* explorent les divers aspects d'une nature humaine comprise comme essentiellement morale et sociale.

### L'ouvrage d'un professeur d'Édimbourg originaire des Highlands

S'il porte l'empreinte de son siècle, l'*Essai sur l'histoire de la société civile* ne se réduit pas à une œuvre de circonstance. L'ambition avouée de son auteur est de raisonner «sur le sort de l'humanité en général»<sup>6</sup> en veillant précisément à ne jamais se laisser enfermer dans la particularité d'un contexte spatio-temporel. Cependant, même si elle se dévoile le plus souvent sur le mode de la prétérition, de l'allusion ou de la métaphore – on chercherait en vain, dans l'*Essai*, la moindre référence explicite à l'Écosse contemporaine –, l'actualité du temps demeure constamment présente en toile de fond. En attestent les nombreuses références à des thèmes tels que les mœurs et les traditions des clans des *Highlands*, l'essor de l'industrie et du commerce et ses conséquences morales, la politique coloniale anglaise, l'armée de métier, la dette publique, la place de la littérature ou du théâtre dans la société. Ces thèmes, familiers au lecteur écossais, révèlent en outre la sensibilité personnelle de l'auteur. Toute sa vie, Ferguson resta un homme des *Highlands*, originaire d'une paroisse dont l'immense majorité des âmes ne parlait guère, à la fin du siècle, que le gaélique, une langue que lui-même, seul parmi les *literati*, maîtrisait. Ses origines et un caractère trempé le gardaient donc attaché à des traditions et à des valeurs que la bonne société d'Édimbourg prenait pour autant d'archaïsmes propres à

6. *EHSC*, V, 4, 228.

entraver l'intégration de l'Écosse dans l'espace britannique et à retarder un progrès considéré par beaucoup comme inéluctable et souhaitable à la fois. Figure éminente de cette société, Ferguson ne pouvait ignorer la distance qui, sur ce point au moins, le séparait de la plupart des *literati*, une distance que mille détails venaient rappeler, par exemple cette écriture encombrée de *scotticisms* que ses compatriotes, au premier rang desquels David Hume, s'employaient pour leur part à gommer comme autant de fautes de goût.

Son engagement actif et durable en faveur d'une milice pour l'Écosse, le soutien indéfectible apporté à son compatriote James Macpherson lors de la querelle autour de l'authenticité des poèmes d'Ossian, un barde celtique du III<sup>e</sup> siècle dont Macpherson prétendait faire l'égal d'Homère, son jugement peu amène sur l'influence des femmes dans la société ou encore le regard sans concession porté sur la révolution américaine le placèrent souvent en porte-à-faux vis-à-vis des idéaux de progrès et de liberté qui dominaient son propre cercle de pensée et de sociabilité. S'il est donc toujours possible d'imputer à l'histoire personnelle de l'auteur des prises de position que même le lecteur contemporain pouvait juger rétrogrades ou conservatrices, il reste que la fidélité à l'héritage et aux valeurs des clans, alliée à une adhésion consciencieuse et enthousiaste à la modernité urbaine et cosmopolite d'Édimbourg – Ferguson est probablement, parmi tous les *literati*, l'un de ceux qui ont le plus voyagé –, peuvent aussi expliquer cette sensibilité particulière à l'esprit du temps, ce regard à la fois distancié et lucide sur le progrès et ses avatars, enfin ces intuitions qui font l'originalité et la richesse de la pensée fergusonnienne. Et c'est cette même histoire qui explique à la fois son profond attachement aux idéaux de l'humanisme républicain et la curiosité qu'il montre pour les peuples lointains et les diverses formes de l'altérité.

Si le contexte général que nous avons rappelé constitue la toile de fond de l'*Essai*, les relations anglo-écossaises en forment la trame serrée. D'un côté, l'Angleterre figure l'archétype de la société civile dont Ferguson entreprend de faire l'histoire critique. Par tradition familiale autant que par conviction personnelle, Ferguson était favorable au traité d'Union avec l'Angleterre. Son père, presbytérien fervent, avait été un unioniste loyaliste, fidèle partisan de la maison de Hanovre. Lui-même, anti-jacobite intransigeant, avait été rappelé en Angleterre avec son régiment pour combattre Charles Édouard Stuart, le Jeune Prétendant, débarqué en Écosse en juillet 1745. Enfin, en politique avisé, il était convaincu de la supériorité du système constitutionnel anglais

## INTRODUCTION

et du modèle que représentait à ses yeux la monarchie parlementaire britannique<sup>7</sup>. Si l'Angleterre constitue néanmoins une cible privilégiée, c'est qu'il entend dénoncer sa politique commerciale expansionniste, sa politique coloniale, le recours à des armées professionnelles, mais aussi les dérives du libéralisme anglais qui contrastent avec l'austérité vertueuse de Sparte. De l'autre côté, les *Highlands* des années 1760 offrent l'image caricaturale d'une société déchirée entre l'esprit intéressé de commerce et de lucre d'une élite avide de profit et de luxe qui affirme de manière autoritaire et violente son droit de propriété, et une masse de paysans spoliés, exploités et chassés de la terre. Le prix de cette lutte est la disparition de ces valeurs fondées sur la solidarité et la fidélité au clan, le déclin des traditions nationales et l'assoupissement de l'esprit martial qui accompagne la pacification des mœurs. Aux yeux de Ferguson, la situation des *Highlands* au milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle illustre l'action des germes infectieux dont la civilisation est porteuse sur le modèle social traditionnel quand celui-ci est miné de l'intérieur par les agents mêmes qui auraient dû l'en préserver. D'où le jugement sévère, quoique exprimé sur un mode impersonnel et indirect, pour l'état d'esprit des chefs de clan écossais saisis par le démon du profit et dont «la chaumière cesse d'être un sanctuaire pour l'étranger faible et sans défense et [chez qui] les rites de l'hospitalité, souvent si sacrés chez les nations primitives, en viennent à être violés, comme tous les autres liens de l'humanité, sans crainte ni remords»<sup>8</sup>. D'où, également, la dénonciation des conséquences sociales et démographiques de la politique de «clarification» des terres et de la première vague industrielle qui engendrent d'importants flux migratoires et fragilisent l'équilibre des paroisses rurales.

En même temps, la vigueur de cette critique se nourrit de l'intérêt à la fois éthologique et ethnologique de Ferguson pour le modèle socioculturel du clan qu'il connaît intimement. Comme les tribus sauvages d'Amérique, comme les petites cités antiques de la Grèce ou

7. Voir en quels termes il évoque, quoique sans la citer, la constitution anglaise en *EHSC*, III, 2, 134-135 et, de façon plus explicite, en III, 6, 168 où il fait également allusion à l'*habeas corpus*. Ce loyalisme à la couronne britannique explique également l'amertume de Ferguson et de ses compatriotes devant la méfiance anglaise à l'égard de leur plaidoyer pour une milice écossaise.
8. *EHSC*, VI, 1, 243. Ferguson dénonce de même la condition servile des ouvriers dans les mines de charbon écossaises et la corruption de l'homme qui peut «être acheté comme esclave par ceux qui savent comment mettre à profit ses facultés et son travail», *EHSC*, VI, 1, 240.

de l'Italie peu après leur fondation, les clans écossais sont l'archétype de ces «microsociétés» dont la solidité des liens qui unissent leurs membres et la vigueur de l'«esprit national» doivent autant à l'instinct de sociabilité et à l'attachement au groupe qu'à leurs mœurs guerrières et à leur hostilité envers l'étranger. Ses origines «highlandaises» autant que sa biographie intellectuelle le portaient à regarder vers d'autres formes de sociétés primitives, en particulier les tribus amérindiennes dont l'abondance des descriptions donne à l'*Essai* la tonalité et la couleur d'une enquête ethnographique. Cependant, le rapprochement opéré entre le modèle clanique et d'autres structures sociales considérées comme primitives ou marginales ne relève pas, chez Ferguson, de préoccupations ethnographiques ou muséographiques mais de considérations politiques. Il ne s'agit pas de rassembler, pour en conserver la trace et le souvenir, les productions et les témoignages de cultures ou de civilisations disparues ou en voie d'extinction, mais de montrer la capacité de résistance et la vitalité de formes de sociabilité différentes de celles qu'impose le modèle dominant et d'y puiser les enseignements capables de réveiller l'esprit endormi de l'homme civilisé. Aux yeux de Ferguson, les tribus huronnes et iroquoises, par la simplicité de leurs mœurs, leur mode d'organisation égalitaire et leurs vertus guerrières font figure d'anti-modèle de la société moderne incarnée par la société anglaise de son temps. Qu'il ait entendu, par la médiation de ces exemples étrangers et lointains, souligner plus fortement le contraste entre l'Écosse des *Highlands*, desquels il la rapproche, et cette même société anglaise n'est guère douteux. Et si l'*Essai* laisse transparaître un pessimisme certain sur l'avenir des valeurs et des traditions claniques, Ferguson n'en est pas moins convaincu qu'il y a quelque chose à sauver de ces valeurs et de ces traditions, et qu'il en va de l'avenir, non pas seulement de la société des clans, mais de la civilisation en général, et de la civilisation britannique en particulier. Notre auteur avance ainsi en funambule sur le fil de son siècle, en équilibre entre deux univers, deux époques, deux histoires que l'*Essai* tente de faire tenir ensemble. La crainte permanente de la chute nourrit chez lui un pessimisme tempéré par sa croyance dans les vertus de la marche en avant mais qui n'en reste pas moins clairement perceptible dans la gravité et la solennité parfois emphatique du propos.

*L'Essai sur l'histoire de la société civile,  
une histoire critique de la civilisation*

L'Essai de Ferguson a pour thème «l'histoire de la société civile». Le genre de l'essai, très répandu au XVIII<sup>e</sup> siècle, annonce généralement une enquête ou une étude supposément brève, l'exposé dans un langage volontairement simple et non technique d'une thèse qui se relie à un savoir pratique et qui fait largement appel aux enseignements de l'expérience. Quant à l'«histoire» dont il est question, en quel sens faut-il entendre le mot? Dans les *Institutes of Moral Philosophy*, un résumé de cours publié deux ans après l'Essai, Ferguson définit l'histoire comme une «collection de faits», «exposée en forme de *description* ou de *narration*»<sup>9</sup>. L'histoire telle que la conçoit notre auteur et avec lui les autres membres de l'École historique écossaise, reçoit donc deux acceptions distinctes. L'histoire *narrative* raconte dans l'ordre chronologique le détail des faits qui intéressent un individu ou la série des événements plus ou moins saillants qui forment le passé ou le présent d'un État ou d'une nation. Elle renvoie à notre conception moderne de l'histoire événementielle, civile ou politique. Mais au XVIII<sup>e</sup> siècle, l'«histoire» désigne également l'enquête naturaliste, c'est-à-dire l'examen minutieux et ordonné ou la description systématique (sans référence au temps) d'un ensemble de faits naturels qui «coexistent»<sup>10</sup> nous dit Ferguson, tels ceux (circonstances ou qualités) qui caractérisent un pays, une division de la nature ou une classe d'individus ou d'objets naturels : minéraux, plantes, animaux, etc. Alors que la première forme d'histoire traite de la diversité des «affaires humaines», celle-ci étudie l'uniformité de la nature, de ses parties constitutives comme de ses opérations<sup>11</sup>. C'est ce dernier sens que

9. Voir *IMP*, Introduction, 2, p.2 et I, 2, 4, p.61. Nous soulignons. Dans ses leçons de pneumatique et de philosophie morale (dont les manuscrits sont conservés à la bibliothèque de l'université d'Édimbourg), Ferguson ne cesse de revenir sur cette «distinction capitale» entre l'histoire descriptive et l'histoire narrative. Voir les références citées en note de l'édition de l'essai manuscrit intitulé «Of History and its appropriate Stile», dans *The Manuscripts of Adam Ferguson*, III, note 3, p.28 et note 4, p.29.
10. Voir *IMP*, I, 2, 4, p.61 et l'essai manuscrit précité, ouvr. cité, p.19. La «coexistence» des faits de l'histoire descriptive contraste systématiquement avec la «succession» des faits de l'histoire narrative.
11. Sur le contraste entre «l'exposé de toutes ces opérations qui sont si uniformes, qu'une

possède le terme dans l'*Essai*. Ferguson parle alors d'histoire descriptive ou, plus couramment, d'«histoire naturelle». On trouve le même sens dans le mot *historia* (ἱστορία) chez Aristote et les autres auteurs grecs, et dans le mot *historia* en usage chez Pline. L'histoire dont il est question dans l'*Essai* n'est donc pas une histoire narrative, civile ou politique. Elle n'est pas non plus une histoire chronologique. Si chronologie il y a, elle reste souvent imprécise et les séquences temporelles le plus souvent fictives ou «théoriques»<sup>12</sup>.

Certes, l'ouvrage porte les traces des controverses politiques du temps. À bien des égards, il peut se lire comme l'histoire stylisée, «philosophique», des relations entre l'Écosse et l'Angleterre depuis l'Acte d'Union de 1707. Il est également vrai que les témoignages de l'histoire politique peuvent nourrir les observations de l'historien de la nature humaine. Mais l'*Essai* n'est pas un ouvrage historique au sens où nous l'entendons, même si c'est l'œuvre d'un historien. Rien à voir, par exemple, avec l'*Histoire des progrès et de la fin de la République romaine* que Ferguson publiera une quinzaine d'années plus tard, en 1783. L'ambition n'est pas, ici, de faire acte de mémoire, elle ne consiste pas à raconter le passé ou à témoigner pour sauver de l'oubli ce qui mérite de l'être. S'il y a bien, dans l'ouvrage, de multiples appels à la mémoire des faits, ces procédés remémoratifs sont mis au service de l'observation actuelle et de la comparaison. S'il existe bien, en outre, l'idée d'une série, ou d'une succession, dominant le plan de l'ouvrage, c'est celle, logique plus que chronologique, des états successifs de l'humanité, depuis l'enfance jusqu'à la civilisation, que Ferguson décrit selon le schème analogique de la croissance de l'individu. Résumons : l'*Essai* est une «histoire naturelle» de l'homme, c'est-à-dire une histoire descriptive de (une enquête sur) sa nature et une étude de son évolution, depuis un état primitif ou «grossier» jusqu'à un état de civilisation, policé ou raffiné. Enfin, l'histoire naturelle de l'*Essai* est celle de la «société civile», expression préférée à celle de «civilisation» et qu'il nous faut expliciter à son tour car elle possède, chez Ferguson, un sens précis.

---

fois qu'on les a décrites, elles sont suffisamment connues et n'offrent point sujet à plus ample narration», qui forme l'histoire descriptive, et le récit détaillé des événements qui caractérise l'histoire narrative «appropriée aux affaires humaines», voir l'essai manuscrit déjà cité, note 3, p.28 et note 4, p.29.

12. On parle, à propos de l'histoire naturelle, d'histoire «conjecturale» ou d'histoire «théorique».



## INTRODUCTION

Jusqu'au milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle, la question du lien social s'est confondue, dans l'histoire de la philosophie, avec le problème de l'institution politique, entendu soit comme recherche du meilleur régime, soit comme interrogation sur l'origine et le fondement de la souveraineté. Dans ce contexte, l'expression « société civile » vise d'abord l'État, ou le corps politique. Elle désigne une communauté de citoyens unis sous un gouvernement régulier, seul habilité à édicter les lois et à employer la force nécessaire pour les faire respecter. Cette lecture est celle qui vient naturellement à l'esprit des contemporains de Ferguson quand ils évoquent la société civile (*civil society*) ou son équivalent latin *civitas*, *societas civilis* ou *respublica*. Prise en ce sens, la société civile s'oppose plus ou moins implicitement à un état de nature caractérisé soit par la liberté naturelle et l'indépendance de tous à l'égard de toute autorité ou de tout pouvoir – version que l'on trouve chez Pufendorf, Grotius, Hobbes, Locke ou Rousseau –, soit par la solitude et l'isolement de l'individu, conception que l'on rencontre notamment chez Hume ou, avant lui, chez Pufendorf et Mandeville, mais aussi chez Vico et plus tard chez Rousseau.

Un examen rapide de la table des matières de l'*Essai* montre que l'« histoire de la société civile » déborde largement le cadre classique d'un exposé sur l'État ou le corps politique. Une telle conception, du reste, ne s'accorderait pas avec le jugement de Ferguson sur l'état de nature qu'il considère comme une fiction à la fois illégitime et inopérante. Les premières pages de l'*Essai* renvoient dos à dos les auteurs qui, cherchant à faire le départ, en l'homme, entre la nature et l'artifice, l'ont dépeint comme un être réduit à l'origine à la stricte condition animale – sans usage de ses facultés, sans union politique – vivant isolé dans un état de paix et d'innocence, et ceux qui ont vu dans cet état de nature un état de guerre perpétuelle, essentiellement gouverné par la compétition pour la puissance et l'intérêt. Entre l'état de nature du second *Discours* et celui du *Léviathan*, Ferguson ne tranche pas, car ce qu'il rejette, c'est l'idée même d'un état de nature originel. Sa critique se situe sur un triple plan historique, anthropologique et épistémologique. Tout d'abord, la réalité de l'état de nature n'est attestée par aucun témoignage. L'histoire ne porte nulle trace d'hommes réduits à l'état de pure animalité, dépourvus de toute raison, de tout langage, de tout usage des facultés proprement humaines et vivant dans la solitude absolue. Au contraire, « les récits recueillis aux quatre coins de la terre, les plus anciens comme les plus récents, représentent l'espèce humaine rassemblée en bandes et en

compagnies»<sup>15</sup> écrit Ferguson. L'état de nature ne peut donc être tenu pour autre chose qu'une fiction, au mieux une hypothèse. Mais une telle hypothèse est illégitime sur le plan anthropologique en ce qu'il serait illusoire de penser le progrès de l'homme sur un mode purement individuel, hors de toute sociabilité. C'était déjà la thèse de Buffon sur l'éducation de l'espèce. S'il est vain de vouloir observer l'homme en dehors de son milieu, c'est que la société lui est aussi naturelle que la main ou le pied<sup>14</sup>. Parce que «l'homme doit être pris en groupes, ainsi qu'il a toujours vécu»<sup>15</sup>, l'histoire naturelle de l'homme sera celle de l'homme en société. Enfin, la validité épistémologique de l'hypothèse de l'état de nature n'est pas davantage recevable : isoler un individu pour observer son comportement et tenter d'en inférer ce que pouvait être la condition de l'humanité avant l'invention des sociétés serait pure chimère, car ce que le chercheur aurait alors sous sa loupe serait un être dénaturé, ce ne serait pas l'homme.

Ferguson récusant l'idée d'état de nature, sa société civile ne saurait y renvoyer, même négativement ou *a contrario*. Mais ce que révèle sa critique, c'est d'abord que «toutes les actions des hommes sont également le résultat de leur nature»<sup>16</sup> et que «l'art lui-même est naturel à l'homme»<sup>17</sup>. Parce que celui-ci est, si l'on ose dire, un être naturellement artificiel, tout fait social est en même temps un fait de nature. C'est ensuite que la société civile s'inscrit de part en part dans l'histoire, autrement dit que «le lien social est sans préhistoire»<sup>18</sup>. Il n'existe pas de genèse, pas de rupture ou de pacte fondateur d'une société civile tout entière soumise au pouvoir souverain comme à son principe d'union. La continuité dans le vocabulaire ne doit donc pas masquer l'originalité d'une pensée qui peut être regardée à bien des égards comme fondatrice pour la compréhension du concept moderne de société civile. La société civile telle que l'entend Ferguson se présente comme un espace de relations autonome, qui n'est plus réductible au domaine de l'État ou au seul domaine public. Dire que la société civile est un espace de relations autonome, c'est dire que l'homme entretient avec ses semblables des rapports d'échange

13. *EHSC*, I, 1, 3.

14. *Ibid.*

15. *EHSC*, I, 1, 4.

16. *EHSC*, I, 1, 10.

17. *EHSC*, I, 1, 6.

18. Voir le commentaire de l'*Essai* par Michel Foucault, dans *Naissance de la biopolitique*, Paris, Gallimard-Seuil, 2004, p.303.

## INTRODUCTION

naturels et spontanés, à la fois nécessaires et libres, en marge ou en dehors de la sphère étatique. Nécessaires en ce que ces rapports sont d'abord liés à la satisfaction des besoins primaires et à la conservation de soi, dont les dispositions agissent comme des désirs instinctifs. Libres en ce que la sphère du commerce et des échanges qui se déploie dans l'histoire est une sphère d'autonomie et de liberté qui fonctionne hors du contrôle de l'État, du moins hors de son gouvernement. Il en va en effet du commerce comme de la démographie : le mieux que puisse faire l'État pour l'encourager est « d'éviter de mal faire »<sup>19</sup>. L'intérêt privé étant « un meilleur protecteur du commerce et de l'abondance que les raffinements de l'État »<sup>20</sup>, le rôle de ce dernier ne saurait aller au-delà d'une action protectrice et régulatrice se limitant à fixer le cadre des échanges (les lois du commerce), à réprimer la fraude et à garantir au travailleur le fruit de son labeur. Pour le reste, il convient de laisser celui-ci agir à sa guise tant il est vrai que le commerce est ce domaine dans lequel « les hommes, livrés aux effets de leur propre expérience, sont les moins sujets à se tromper »<sup>21</sup>. Loin d'être au principe du lien social comme dans les théories classiques, le souverain doit désormais se borner à protéger les personnes et les biens et à conforter la confiance dans les mécanismes du marché.

L'expansion de la sphère marchande n'est toutefois pas sans lien avec le développement des institutions politiques. Pour garantir la personne et la propriété et réguler les échanges, l'État est progressivement conduit à légiférer, mais aussi à développer ses instruments de pouvoir et de contrôle. Le développement du commerce entraîne celui des institutions politiques tandis que l'ordre, la liberté et la sécurité garantis par la loi favorisent en retour l'essor du commerce et de la richesse, de sorte « qu'à l'exception de cas singuliers, les arts du commerce et de la politique ont avancé de concert »<sup>22</sup>, en s'influençant et en se renforçant mutuellement. Tel est le double mouvement qui caractérise l'histoire de la société civile « depuis l'état primitif jusqu'à la civilisation »<sup>23</sup>. Si l'on admet qu'est civilisée la nation ou la société qui possède des institutions régulières

19. *EHSC*, III, 4, 145.

20. *EHSC*, III, 4, 146.

21. *EHSC*, III, 4, 145.

22. *EHSC*, VI, 5, 262. Voir également *EHSC*, III, 3, 138.

23. *EHSC*, I, 1, 1. Voir également IV, 1, 183 où il est question du « perfectionnement du commerce ou de la civilisation ».

et connaît la propriété privée et le commerce, il est alors possible de lire l'histoire fergusonienne de la société civile comme une «histoire de la civilisation», entendue comme le perfectionnement parallèle et corrélatif des arts du commerce et des arts politiques. Cependant l'ambivalence du mot «civilisation» devait retenir notre auteur de faire de son *Essai* une «histoire de la civilisation» pour lui préférer une expression plus familière, quoique détournée de son sens usuel. Il reste que l'idée de civilisation joue un rôle essentiel dans la théorie fergusonienne de l'histoire, entretenant avec la société civile des rapports à la fois étroits et ambigus.

Si chacun s'accorde à attribuer au marquis de Mirabeau la paternité du français «civilisation»<sup>24</sup>, on a pris de même l'habitude de reconnaître à Ferguson, sans doute à tort d'ailleurs, celle de son équivalent anglais<sup>25</sup>. Quoi qu'il en soit, le mot est déjà familier à l'auteur de l'*Essai* qui l'emploie sous des formes variées pour désigner tantôt un état, tantôt un mouvement, un processus qui a pour résultat cumulatif l'état du même nom. Ce mouvement embrasse non seulement l'essor du commerce et de l'industrie, de la propriété et du luxe, mais également l'adoucissement des mœurs, l'éducation des esprits, le développement de la politesse, la culture des sciences et des arts. Sans être absente, la dimension politique est essentiellement traitée de manière oblique, comme la conséquence du progrès général des arts et du commerce. De fait, même chez Ferguson, nous l'avons vu, la formation des institutions va de pair avec un ensemble de déterminants économiques, mais aussi culturels et sociologiques qui sont comme des corollaires nécessaires du progrès et les principales composantes de ce que les modernes appellent «civilisation». Or, l'auteur de l'*Essai* interprète la politesse et l'adoucissement des mœurs chez les nations commerçantes de l'ère moderne comme le signe d'un efféminement et d'un relâchement qui ont conduit non seulement à un abaissement de la chose politique mais à un renversement complet du rapport à la guerre. La principale critique qu'il adresse à la version moderne de la civilisation, sans doute la plus radicale, c'est que les nations européennes ont perverti le sens des traditions et des valeurs

24. Dans l'ouvrage intitulé *L'Ami des hommes ou Traité de la population*, publié en 1756.

25. Voir *EHSC*, I, I, I. En tout état de cause, comme l'a fait remarquer Norbert Waszek au traducteur qui l'en remercie, il existe une histoire de la civilisation avant l'apparition du mot, comme en témoigne l'usage déjà répandu du verbe «civiliser» (*to civilize*), du participe «civilisé» et de l'adjectif «civil».

## INTRODUCTION

guerrières. En mêlant «la politesse à l'usage de l'épée», en prétendant «transporter les civilités de la paix dans les usages de la guerre» au nom d'une conception humaniste de la civilisation, l'Europe moderne a dévoyé l'idée antique de civilisation au point de rejeter les Grecs et les Romains dans le camp de la barbarie pour s'arroger «les épithètes de civilisées ou de policées»<sup>26</sup>.

Car il existe une version antique de la civilisation, ordonnée autour de la chose politique et qui correspond à la société civile telle que la voit Ferguson : l'homme civilisé s'y confond avec le citoyen. De portée universelle, cette version de la civilisation n'est frappée, à la différence de son équivalent moderne, d'aucun relativisme moral ou culturel. Elle s'applique à toute société qui fait du gouvernement de la loi et de la participation politique et militaire de citoyens libres et égaux le principe de son organisation, qu'il s'agisse de sociétés anciennes ou modernes, de l'Athènes de Thémistocle et de Périclès, de la Rome républicaine ou de l'Angleterre de la Glorieuse Révolution. Alors que les anciens voyaient, dans l'idée de civilisation, d'abord une réalité politique, les modernes y voient une réalité à la fois éthologique et anthropologique. Alors qu'ils étaient autrefois «des hommes exercés au devoir des citoyens», les «hommes civilisés sont des lettrés, des hommes élégants et des commerçants»<sup>27</sup>, une façon de dire que les métiers, les pratiques, les activités qui caractérisent la civilisation moderne sont passés dans les habitudes et les mœurs au point de devenir, pour les hommes civilisés, une seconde nature, une nature «dépolitisée» et pacifiée. Dans les *Principles of Moral and Political Science* (1792), Ferguson reviendra sur les rapports ambivalents de la politique et du commerce pour insister sur ce qui, par-delà les apparences, constitue l'essence d'une société civilisée. Certes, écrit-il, l'essor de la propriété et du commerce exige à la fois l'ordre social et la sécurité garantie aux personnes et aux biens, ce que précisément les modernes appellent la civilisation. Mais ce qui caractérise véritablement la civilisation «à la fois dans la nature de la chose et dans la dérivation du mot», ce sont les «effets de la loi et de l'institution politique sur les formes de la société», bien plutôt que «simplement un état quelconque de possession lucrative ou de richesse»<sup>28</sup>. Sparte, par exemple, offre

26. *EHSC*, IV, 4, 200.

27. *EHSC*, V, 1, 205, note 4.

28. *PMPS*, I, 3, IX, 252. Voir également *EHSC*, V, 1, 205 : «Le terme *policé*, si l'on en juge par son étymologie, se rapportait à l'origine à l'état des nations eu égard à leurs lois

un modèle de société civile qui a réussi, par un système de législation adaptée et des mœurs sévèrement réglementées, à contenir l'essor (et donc les effets pernicious) des arts et du commerce. À l'inverse, des nations qui, comme l'Inde et la Chine, maîtrisent depuis longtemps les arts de la manufacture et du commerce mais qui restent accablées par le despotisme régnant sous les climats chauds, ne sauraient prétendre au statut de société civile.

Nous sommes donc en présence de deux versions de la civilisation qui non seulement ne coïncident pas, mais sont inconciliables. Il n'y a aucune chance, en effet, pour que les modernes reconnaissent dans les mœurs et les usages des peuples anciens l'équivalent de ce qu'ils nomment «la civilisation», dont ils sont persuadés d'incarner le modèle. Il ne s'agit donc pas de faire coexister deux versions d'une même réalité désignées par un terme unique, mais d'admettre que le même terme désigne deux réalités substantiellement différentes, dont la seconde n'a pu s'élever que sur les ruines de la première. Si l'*Essai sur l'histoire de la société civile* peut alors être lu comme une histoire de la civilisation, c'est dans la mesure où il propose une histoire critique de la société politique en tant qu'elle est engagée dans la voie du progrès vers la civilisation. L'histoire de la société civile est, en ce sens, une histoire de la société en tant qu'elle se civilise, la société formant le cadre à la fois naturel et historique des progrès de l'humanité. Cette histoire est dominée par une interrogation fondamentale : dans quelle mesure la liberté et la vertu dont dépend le bonheur de l'homme sont-elles compatibles avec le mouvement général qui entraîne l'adoucissement et la pacification des mœurs, l'essor du commerce, de l'industrie, des sciences et des arts, bref, avec les conséquences de la civilisation moderne et quelle est la norme ou la mesure susceptible de nous guider dans la voie d'un authentique progrès? Ce sont ces questions qui inspirent le projet de l'*Essai* dans sa dimension à la fois théorique et pratique.

---

et de leur gouvernement. Dans ses usages ultérieurs, il ne s'en rapporte pas moins à leur compétence dans les arts libéraux et les arts mécaniques, dans la littérature et le commerce.»

## Note sur la présente édition

Publié pour la première fois à Édimbourg en 1767, *l'Essai sur l'histoire de la société civile* donna lieu, du vivant de son auteur, à une traduction en français par M. Bergier, publiée en 1783, dont on ignore si elle avait reçu l'assentiment de Ferguson. Cette traduction, à ce jour la seule disponible dans notre langue, a été révisée, annotée et introduite par Claude Gautier dans l'édition de *l'Essai* publiée au Presses universitaires de France en 1992. Bien que revu par Gautier, le texte de la traduction originale comportait des imperfections dommageables à sa compréhension. Dans la forme, quoique possédant l'élégance et le style de son siècle, la traduction de Bergier échoue à rendre nombre de nuances, d'images, de métaphores ou de comparaisons – dans le registre de la nature ou celui de la littérature par exemple – dont Ferguson fait un usage abondant et qui sont un élément important de son système argumentatif. Sur le fond, elle souffre de nombreuses approximations et inexactitudes, voire de contresens, par exemple lorsque Bergier confond les plans matériel et psychologique d'une description ou lorsqu'il rend une assertion par son contraire. Telles sont les raisons qui nous ont décidé à proposer de l'ouvrage d'Adam Ferguson une traduction entièrement nouvelle. Nous n'avons pas, ce faisant, renoncé à tirer profit du travail important de nos prédécesseurs auxquels nous souhaitons ici rendre hommage : en mettant le texte à la disposition du public français, ils ont contribué d'abord à faire connaître *l'Essai*, ensuite à sauver l'œuvre de l'oubli auquel elle semblait promise dans notre pays. C'est ainsi que nous avons systématiquement confronté nos choix de traduction aux solutions proposées par l'édition révisée de Gautier, que nous avons constamment sous les yeux. Nous avons également consulté la traduction originale de Bergier, que nous avons confrontée à celle de Gautier pour les choix de traduction les plus délicats.

Nous avons mené notre traduction à partir de l'édition originale de 1767 : c'est la version choisie comme texte de base pour l'édition de l'*Essai* établie par Duncan Forbes, parue en 1966 aux Edinburgh University Press, et pour celle établie par Fania Oz-Salzberger, parue en 1995 aux Cambridge University Press. Ce choix s'imposait à l'évidence : l'ouvrage de Ferguson ayant rencontré d'emblée un large public au Royaume-Uni, la première édition fut suivie de six autres, du vivant même de son auteur : deux parues en 1768, les autres respectivement en 1773, 1782, 1793 et 1814. Dans les années qui suivirent cette première édition, Ferguson apporta plus d'une centaine de corrections ou d'additions au texte original, mais toutes ne présentent pas le même intérêt et aucune ne justifiait de privilégier le texte d'une édition postérieure. Les plus importantes d'entre elles, principalement introduites dans la troisième (1768) et la quatrième (1773) éditions, sont reproduites par Oz-Salzberger : nous les avons signalées en notes de fin. En revanche, nous n'avons pas traduit les autres variantes du texte, très nombreuses, qui figurent dans l'édition de Fania Oz-Salzberger, qui ne bouleversent pas le sens du texte et ne nous semblaient pas d'un apport fondamental pour la compréhension de l'ouvrage. Les propres notes de Ferguson sont appelées en bas de page par des chiffres romains.

Tout en restant attentif au choix des mots opéré par l'auteur, au registre des figures rhétoriques, aux tournures de phrase et de style, aux tics de langage, à la tonalité du propos, au ton et au style particuliers de Ferguson, nous avons choisi de privilégier la fidélité à la lettre du texte sur l'élégance du style, quitte à risquer les tournures lourdes ou maladroites. Nous avons modernisé la ponctuation dans la mesure du nécessaire et parfois le vocabulaire, quand il s'agissait de rendre en français un mot disparu ou sorti d'usage. Dans les cas où il nous a paru nécessaire d'avertir le lecteur d'une difficulté ou d'une incertitude de traduction, nous avons mentionné, entre parenthèses et en italiques, le mot anglais après sa traduction française.

Enfin, au risque d'entraver la lecture ou de paraître excessivement didactique, nous avons choisi d'accompagner le texte d'un appareil critique propre à éclairer le lecteur sur les multiples références historiques ou littéraires qui émaillent l'*Essai*. Parce que celles-ci étaient familières au lecteur du XVIII<sup>e</sup> siècle, dont la culture reposait pour l'essentiel sur la fréquentation des auteurs anciens, Ferguson, qui cite les auteurs latins dans le texte, ne juge pas toujours utile d'indiquer ses sources. C'est pourquoi, outre le signalement des choix de traduction les plus



déliçats – en mentionnant parfois les solutions proposées par Bergier, le cas échéant révisées par Gautier – nous avons cru bon d'explicitier, dans les notes, certains passages ou certaines formules, de traduire les citations, quelquefois d'éclairer la référence à un auteur, une œuvre, un personnage ou un événement, enfin de signaler certaines tournures, métaphores ou comparaisons. Toutes nos notes sont renvoyées en fin de volume, rangées par partie.

*L'Essai sur l'histoire de la société civile* n'est pas toujours d'un accès aisé. Le vocabulaire est parfois fluctuant, certaines tournures sont elliptiques, le style apparaît parfois emprunté; les enchaînements d'une section ou d'un paragraphe à l'autre ne sont pas toujours évidents à saisir. Le plan de l'ouvrage peut déconcerter au premier abord. De tout cela, il résulte que le cheminement de la pensée fergusonienne est parfois difficile à suivre, même s'il obéit, en réalité, à une organisation raisonnée.

Ajoutons que la pensée de notre auteur s'est précisée au fil du temps. Son enseignement de « philosophie pneumatique<sup>1</sup> et morale » à l'université d'Édimbourg, en particulier, lui a donné l'occasion de reprendre, d'une façon plus systématique et plus conforme aux canons de la pédagogie, les grands principes de sa philosophie. Dans les *Institutes of Moral Philosophy*, sorte de précis rédigé à l'intention de ses étudiants et qu'il publie en 1769, soit deux ans après *l'Essai*, Ferguson reprend, en les synthétisant, les grands sujets de sa philosophie morale. Après avoir exposé l'histoire naturelle de l'homme en distinguant clairement l'histoire de l'espèce et l'histoire de l'individu, il y présente, notamment, le système des lois physiques de l'esprit puis les lois morales, thèmes qui sont déjà présents dans *l'Essai*, mais de façon beaucoup moins explicite et ordonnée.

Un autre instrument très utile pour la compréhension de *l'Essai* fut les *Principles of Moral and Political Science* publiés en 1792. Version remaniée et développée des *Institutes*, les *Principles* se présentent comme une compilation rétrospective des leçons données à l'université d'Édimbourg. L'ouvrage comprend deux parties. La première est consacrée à la description de la nature humaine et à sa condition. Intitulée « Du fait, ou des apparences les plus générales dans la nature et l'état de l'homme », elle est consacrée à la description de l'homme et à sa place dans l'échelle des êtres, à l'esprit, à la science et aux sources de

1. Pour la définition de la pneumatique, voir *infra*, introduction, p. ix, note 1.

la connaissance, enfin à la nature progressive de l'homme. La seconde partie, intitulée «De la loi morale, ou de la distinction du bien et du mal et de ses applications systématiques», est essentiellement consacrée à la nature du bien en rapport avec la nature humaine, à la loi fondamentale de la moralité, enfin au droit – ce que Ferguson appelle «jurisprudence» – et à la politique.

De ces deux ouvrages, et notamment du second, nous avons fait un ample usage dans notre travail, non sans quelque hésitation dans le cas des *Principles*. La question pouvait en effet se poser de savoir s'il était légitime d'éclairer la lecture de l'*Essai* par des leçons qui lui étaient postérieures d'un quart de siècle. Nous avons cependant acquis la conviction que dans la période qui sépare l'*Essai* des *Principles*, la pensée de Ferguson n'a guère évolué sur l'essentiel. Sa théorie physique de l'esprit, aussi bien que sa philosophie morale, sont constituées dès l'époque de l'*Essai*. Il en va de même de sa conception du progrès et de sa théorie de l'histoire. Certes, certains concepts semblent avoir acquis, avec le temps, une importance accrue et un contenu sans doute plus précis, par exemple l'*habitude* ou l'*ambition*, mais le socle de la théorie ne s'est pas modifié. La grande différence entre ces ouvrages, en définitive, tient à leur perspective : l'un est un essai sur l'histoire de la société, c'est-à-dire une enquête, un ouvrage sans caractère systématique, non spéculatif, qui a rapport à un savoir pratique et qui fait largement appel aux enseignements de l'expérience; les autres sont des ouvrages théoriques d'enseignement à but pédagogique. Du reste, les correspondances entre les mêmes thèmes traités dans ces différents ouvrages sont généralement repérables, qui permettent de retrouver leur concordance et leur cohérence d'ensemble.

Précisons enfin que nous nous sommes servis, mais avec parcimonie, de l'édition des *Manuscripts of Adam Ferguson* publiés par Vincent Merolle en 2006, avec la collaboration de Robin Dix et Eugene Heath (Londres, Pickering and Chatto). Ces écrits – essais plus ou moins aboutis, notes ou fragments – dont la plupart datent de la période 1806-1808, doivent être utilisés avec précaution. Ils ne possèdent pas toujours la rigueur et la netteté des textes publiés. Restés à l'état de manuscrits du vivant de leur auteur, ils ne sauraient être intégrés, au même titre que les ouvrages publiés, au corps doctrinal de l'œuvre fergusonienne, ne serait-ce que parce que Ferguson lui-même établissait une relation entre l'autorité des sources sur lesquelles peut s'appuyer l'historien ou l'enquêteur, et leur caractère public – ou publié – et accessible, les

## NOTE SUR LA PRÉSENTE ÉDITION

sources étant opposables parce que vérifiables. Cependant, quelques-uns de ces manuscrits, outre qu'ils offrent un contenu assez proche des textes publiés, se présentent sous une forme plus « spontanée », moins travaillée, rédigés dans un style plus direct et parfois plus explicite. Dans ce cas, ils ont pu être utiles pour éclairer certains thèmes présents dans l'*Essai*. Ils nous ont aidé, notamment, à mieux comprendre la conception fergusonienne de l'histoire.

Pour compléter la présente édition, le lecteur trouvera, en fin de volume, une chronologie de la vie de Ferguson, une bibliographie, un index des noms propres et un index des notions.

ENS ÉDITIONS